

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 40

Artikel: Les quatre régiments suisses
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181971>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'origine du mot. Je n'en citerai que l'exemple des *Fornerod*, qui sont évidemment de la même souche que les *Fornaro*, de Rapperschwyll, c'est-à-dire des *Fournier*, mais non pas comme celui d'U. Olivier. Ce sont des réfugiés lombards qui étaient autrefois, bien plus qu'aujourd'hui, occupés auprès des hauts-fourneaux métallurgiques situés dans la contrée de Bergame et Brescia.

Sans vouloir rechercher, comme certains auteurs, partout des origines celtiques, il est certain que dans notre patois on retrouverait bien des étymologies perdues.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. M. V.

Les quatre régiments suisses

à Polotsk et au passage de la Bérésina.

Octobre et novembre 1812.

Napoléon avait tout soumis, excepté l'Angleterre, la Russie et la Providence : il voulait abaisser l'Angleterre par le système continental, et punir la Russie de ce que, loin de soutenir ce système, elle demandait qu'entre elle et les pays subordonnés à la France, la Prusse demeurât neutre et libre de troupes étrangères. Quant à la Providence, il la croyait du parti de la force et de l'audace. Il dit à ses soldats, dans sa proclamation du 12 juin 1812 : « La Russie est entraînée par la fatalité ; les destins doivent s'accomplir. » Animé de cette triple pensée, il fit des préparatifs proportionnés à une guerre qui devait aboutir, selon ses calculs, à la domination universelle. Il contraignit même les états alliés avec la Russie à lui fournir des armées contre elle ; la Prusse dut s'exécuter avec douleur ; l'Autriche, comme entraînée par ses nouveaux liens de famille.

Napoléon traversa l'Allemagne sans perdre de temps. Une fois encore, il brilla de tous les rayons de sa puissance, à Dresde, entouré de souverains formant sa cour ; une fois encore, son orgueil humilia ces fronts nés pour la couronne.

Puis il entraîna sur le sol de la Russie la plus grande des armées que la France eût levée jusqu'alors, et les armées des alliés volontaires ou contraints. Il commandait à 500,000 hommes de guerre. On eut dit qu'à leur tour les peuples de l'Occident allaient envahir l'Orient et le Nord.

Dans cette masse, les quatre régiments suisses disparaissaient pour le nombre ; mais ils se signalèrent par leur bravoure et défendirent l'héritage national de gloire militaire. Ils comptaient des soldats de tous les cantons suisses ; mais il y avait des compagnies presque entièrement composées de Vaudois. Les artilleurs vaudois étaient particulièrement recherchés. Un lieutenant zurichois de cette arme dans la campagne de Russie *buvait un bon coup* quand il avait pu enrôler un Vaudois. Il avait appris notre patois romand pour se mieux identifier avec nos soldats. Un jour qu'une foule de Français avaient inutilement travaillé autour d'une pièce de canon embourbée, il vint avec deux de ses hommes, fit nettoyer les roues, placer des planches dessous, commanda la manœuvre en patois vaudois, et la pièce fut enlevée.

Au mois d'octobre, lorsque l'armée française avait commencé sa retraite, les quatre régiments capitulés formaient, avec quelques bataillons français du corps du maréchal Saint-Cyr, la garnison de la ville de Polotsk, dont les fortifications étaient de bois ; là ils soutinrent héroïquement le fort d'une bataille, qui dura trois jours. Le soir du premier jour, les Russes fondent tout à coup des forêts environnantes sur un bataillon de grenadiers suisses, qui les reçoit à la pointe des baïonnettes. On se bat corps à corps, et, dans l'obscurité, il faut se saisir et se reconnaître avant de s'entre-tuer. Dans la seconde journée, l'ennemi, contenu jusqu'au soir par les deux premiers régiments, les fait plier enfin sous une masse de cavalerie et d'infanterie, que le canon soutient ; ils rentrent en bon ordre dans la place, protégés par les deux autres régiments. L'ennemi pénètre déjà dans la ville par un ravin, lorsqu'un dernier effort des Suisses, et un feu d'une vivacité telle qu'une pièce tire 99 coups sans interruption, le rejette dans le bois. 14,000 hommes en avaient vaincu 50,000. Mais une autre armée russe arrive sur l'autre bord de la Duna et menace l'issue du pont, seul espoir de retraite. Saint-Cyr attend la nuit dans une affreuse anxiété. L'obscurité vient enfin, avancée même par une brume épaisse, et la retraite commence ; soudain l'incendie de quelques blokhaus découvre ce mouvement à l'ennemi. Il se rejette aussitôt sur Polotsk. Le quatrième régiment a l'ordre de ne quitter la ville que lorsque tout aura passé, armée, artillerie, même les bagages, et de tenir jusqu'au dernier moment et jusqu'au dernier homme. Soixante pièces de gros calibre jouent sur la place, bientôt en flammes de tous les côtés. Les Russes sont aux palissades ; chacune des divisions françaises se retire successivement, les trois premiers régiments eux-mêmes à leur rang ; il ne reste plus que le quatrième, qui, ne cédant les fossés qu'obstrués de cadavres, contient encore l'ennemi dans la ville, que celui-ci dispute de rue en rue ; puis, en bon ordre, en colonnes par sections, les compagnies d'élite couvrant la retraite, arrive aussi à ce point de salut et ne s'y engage que le dernier : encore, de l'autre bord, la mitraille française semble-t-elle rivaliser avec les obus russes pour lui aggraver le passage. Dans cette troisième action, les Suisses ont combattu pendant 10 heures de nuit, à la clarté de l'incendie, seuls enfin contre 40,000 Russes, et servant de bouclier aux Français.

Ils ne furent pas moins héroïques à la retraite de Borizof. Ils étaient convenus entre eux, pour ne pas éclaircir leurs rangs, d'abandonner les blessés aux soins de ceux dont les blessures seraient légères. Le premier régiment, ayant épuisé ses munitions, attaqua cinq fois l'ennemi à la baïonnette, aux cris de : « Vive l'Empereur ! vive les braves de Polotsk ! » Au commencement de la campagne, les officiers se donnèrent la parole de soutenir la vieille renommée militaire de leur patrie. Au passage de la Bérésina, pressés par trois armées, les Suisses formèrent l'avant-garde des 8,000 hommes qui, sous le maréchal Ney, suffirent contre 27,000 Russes. La plupart tombèrent dans la trouée qu'ils avaient

le plus contribué à ouvrir ; 6,000 périrent dans cette campagne, la moitié aux combats de Polotsk et de la Bérésina. Toujours exposés par les généraux français aux postes où la mort portait ses coups les plus assurés, peu revinrent, aucun ne sauva sa vie par la lâcheté.

Voici un exemple assez piquant de la diversité d'éducation des jeunes filles européennes et des jeunes filles d'Amérique. C'est le baron Schop qui la constate dans sa chronique du *National* :

Dans une récente réunion, dit notre spirituel confrère, j'ai vu une jeune fille de quinze ans, une Américaine, arrivée ces jours derniers à Paris.

Cette jeune fille de quinze ans était venue seule, avec son frère, plus jeune qu'elle de deux ans, de San Francisco.

Elle ne pouvait comprendre l'étonnement qu'elle causait aux femmes qui l'interrogeaient :

— Comment, vous avez fait deux mille lieues toute seule, avec votre petit frère ? — Oui, madame.

— Et vous n'avez pas eu peur dans votre long voyage ? — Peur de quoi ? Elle avait un petit air sûr d'elle-même qui montrait qu'elle était déjà une maîtresse petite femme.

Quelle est la jeune Parisienne de quinze ans qui oserait aller seule de Paris à Saint-Cloud ?

Les Anglaises ont le même tempérament et la même éducation que les Américaines ; il n'est pas rare de voir de jeunes Anglaises qui ont été seules aux Indes et en sont revenues comme elles étaient parties. Je me rappelle encore cette jeune fille anglaise à qui l'on demandait ce qu'elle avait été faire aux Indes et qui répondit simplement : « J'y allai chercher un mari, que je n'ai pas trouvé. »

Ces jeunes filles-là sont mieux armées que les nôtres contre la séduction. Toutes jeunes, on leur apprend à se défendre et à se diriger dans la vie. Les mœurs britanniques permettent aux jeunes filles d'avoir recours à toutes les séductions de la grâce et même à toutes les petites roueries de la finesse pour conquérir un mari ; mais ces jeunes filles savent aussi que le seul moyen d'arriver au but est de ne pas franchir la limite des choses permises : les regards à la dérobée, les sourires épanouis sur des lèvres roses, les serremments de mains un peu expressifs, toute l'innocente artillerie de cette escarmouche amoureuse qui règne d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne et qu'on appelle la *flirtation*.

Une fois mariées, adieu les airs penchés, les promenades à l'aventure, les soupirs, les coups d'œil et le reste. *Jam venit vesper*. Toutes les flèches rentrent dans le carquois pour n'en plus sortir : la jeune évaporée d'hier est aujourd'hui une grave mère de famille. La période romanesque est passée.

En France, c'est le contraire. La période romanesque ne commence le plus souvent qu'après le mariage qui, dit-on, est le tombeau de l'amour.

Porqué Pierro a fè son tsemin.

Noûtron vesin Pierro étai on crâno martsau din son tims et n'avai pa pouerré de l'ovradzo. L'étai fort coumin on or, et on lai desai *lo bras d'aci*.

Tot lo dzo on l'ohiessai rolhi su se n'incelliena, limâ et ferrailli, tot-on lo delon quello degando. N'allavé pas quartettâ ti lé dzo à dizâoré, à quatre âoré et la veillia coumin lé martsau d'ora ; sé te-nivé onna gottetta dé penatset din on bossaton, et et quand l'in avai fauta, l'allavé sé passâ la sai, sin paidre son tims.

Assebin, d'on pourro vallottet que l'étai quand l'est vegnai tsi nos avoué sé z'aillions din son mot-chai décatsetta, oreindrai, l'est quasu lo pllie retso dào veladzo.

Ma sé fâ on bokenet vilho, et ne travaillé pas mè dé se se n'état.

On dzo, lai iè demanda dincé :

« Dité-vai l'onclio Pierro, din on indrai dé vegne coumin lo noûtro, io lai ia tant dé dzins que baï-vons trâo âo cabaret et à la câva, coumin ai-vo fè po lâo résistâ ? »

Vai-tou me n'amî, l'est z'u to solet, et ie vè té cin contâ.

L'étai d'apremî que iétaivo à mon pan. Lo dzera (*) Bosset, ion dai gros doûs dé l'indrai, vegnai tsertsi dai fochâos que m'avai fè à rasseri.

— Guiêro té daivo-io ? mé dit lo dzerâ.

— Vingt batsé.

— Vingt batsé ! l'est trâo tchai, l'in vu bailli dise-houet : vâo-tou ?

— Na, ne lai ia pas pi on courtse à oùta.

— Paret que ne lai ia rin à fêrè avoué té ? Vin baïré on verro !

Et no vaitelè partis âo premi bottiet d'ingrebliâo. L'est bon.

Duè botollié sé baïvon in dévesin dé soce et dé cin et duè z'âoré sé passont.

Io lo dzera pâhié l'écot, et mé dese :

— Ora, té daivo vingt batsé ?

— Vingt-et-cin assebin !

— Coumin, mé prind-tou po on fou, pi ora que te m'as de vingt batsé ?

— Vo preigno por on hommo d'écheint, que né vâo pas fêrè paidre lo tims â on pour-r'ovrai po rin ; et l'est po c n qué vo z'à demandâ cin batsé dé pllie po lé duè z'âoré que iè passâ à voutré z'ôôdré !

Et lo dzerâ la biô z'u sacramintâ, timpêtâ, faire on trafi dé la metsance, ne lai ia pas z'u dé nâni, la faliu que mé balliêhié mé vingt et cin batsé.

Adon, lo lindéman, tot lo veladzo cognessai la pararda dào dzerâ, et nion n'a jamais tsertsi dé mé trairé dé la fordze po mé menâ'âo cabaret.

L'est cin qu'à fè ma fortuna.

L. C.

Geneviève.

IV.

Deux jours avant le nouvel an, Geneviève était allée avec la domestique chercher de l'eau à la fontaine de la maison commune ; elle se contraignait volontairement à cette besogne grossière, parce qu'elle avait appris que les gens disaient dans le village qu'elle se générait de la faire. Elle venait

(*) *Dzera*, sorte de juge sous les Bernois.